

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63065

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Le chapitre consacré par K. GABRIEL aux aspects et aux effets de la déchristianisation sur les deux Églises (un tiers d'athées en tout, deux tiers dans l'ancienne RDA) insiste sur »l'individualisme«. Hans MAIER, pour sa part, constate que la perte de foi s'accompagne souvent de l'apparition de religiosités multiples: »Réforme de la Vie«, néo-animisme etc. ... Cette évolution n'empêche pas P. COLONGE de conclure sur un acte de foi en la vitalité du christianisme allemand.

Très riches annexes chronologiques et bibliographiques.

Louis DUPEUX (†), Strasbourg

Wolfgang E. HEINRICHS, *Das Judenbild im Protestantismus des Deutschen Kaiserreichs. Ein Beitrag zur Mentalitätsgeschichte des deutschen Bürgertums in der Krise der Moderne*, Pulheim (Rheinland-Verlag) 2000, XIII–851 p. (Schriftenreihe des Vereins für Rheinische Kirchengeschichte, 145).

Il est peu banal de voir un pasteur revendiquer son ascendance de juifs allemands pour présenter une thèse sur l'image *du* ou *des* juifs (ambiguïté du terme *Judenbild*) dans le protestantisme allemand de l'ère impériale. Soutenue en décembre 1996 à l'Université de Wuppertal, cette thèse introduite par un état de la question, est complétée par une iconographie et une importante bibliographie. Analyse d'histoire religieuse, son objectif est de contribuer à l'histoire des mentalités de la bourgeoisie allemande sous le II^e Reich. Rappelons que le protestantisme, alors religion d'État, représentait les 3/5^e de la population.

Si l'auteur réfute la thèse, jugée excessive de Goldhagen, d'un »antisémitisme exterminateur« *des* Allemands avant le nazisme, il admet néanmoins l'importance des clichés négatifs inculqués dès l'école, c'est-à-dire sur la longue durée dans l'esprit de générations actrices de la Shoah. Constat nuancé cependant puisque l'image des juifs sous l'Empire aurait varié: tantôt positive, tantôt négative, en fonction des périodes de prospérité et de crise. Elle aurait également varié selon les grands courants du protestantisme allemand à dominante luthérienne (conservateur, libéral, piétiste). Le plan de l'ouvrage semble quelque peu déséquilibré: l'analyse centrale (452 pages sur un total de 652) porte en effet sur les principales publications de ces courants alors que les 3^e et 4^e parties sur la perception des juifs dans les organes missionnaires et la presse destinée aux familles ne comportent que 110 et 85 pages. Le 5^e chapitre résumant les résultats de l'analyse.

Plutôt que l'hétérogénéité, ce sont les contradictions de la perception des juifs qui apparaissent finalement selon les régions, les milieux sociaux, les traditions religieuses et l'évolution conjoncturelle. Ambivalences et ambiguïtés se manifestent à pôles renversés chez les conservateurs et les libéraux. Alors que les premiers perçoivent la modernité et les juifs qui s'en réclament comme synonyme de sécularisation dangereux pour le maintien d'un État chrétien à direction protestante et ne respectent de ce fait que les juifs traditionalistes, les seconds dénoncent au contraire ces juifs traditionalistes comme symboles de l'arriération culturelle, qui ne peut être endiguée que par une assimilation totale à la culture allemande et protestante. L'Empire étant conçu comme État culturel et national.

Exprimées durant les périodes de prospérité, ces perceptions se radicalisent sous l'effet des crises majeures. Les conservateurs assimilent alors les juifs, non sans contradictions, à la socialdémocratie et au capitalisme, responsables de tous les maux, les libéraux leur imputent la dégénérescence de la modernité. A partir des années 80, les juifs sont de plus en plus perçus par les deux courants comme un corps étranger. Certains libéraux, groupés autour du cercle des *Amis de la Christliche Welt* n'hésitent pas à donner la parole à des adeptes de la déjudaisation du christianisme au profit de la germanisation tels Artur Bonus, Gustav Frenssen, Friedrich Andersen. On constate chez eux, quoique à un moindre degré, une convergence progressive avec les conservateurs dans l'acceptation d'une interprétation

raciale des juifs bien qu'ils admettent encore que l'être humain n'est pas le seul produit de la nature.

Malgré l'«Union sacrée» de 1914, le rejet, provisoirement refoulé, réapparaît avec d'autant plus de force en 1917. Au point que la séparation douloureusement ressentie dans les milieux protestants entre État et confession, s'accompagne déjà d'une séparation entre juifs, même convertis, et «vrais Allemands» au sein des églises et des associations protestantes.

A peine esquissées à propos du 5^e *Congrès mondial du protestantisme libre* en 1910 à Berlin (p. 388 et suiv.) la comparaison avec les courants protestants des démocraties occidentales aurait permis de mieux comprendre pourquoi le dialogue judéo-chrétien a été beaucoup plus faible, voire presque inexistant en Allemagne, malgré la reconnaissance généralisée des droits aux juifs en 1871. Conséquence la plus grave de cette situation: le détachement progressif de la dimension confessionnelle du débat et son recentrage sur la spécificité des juifs en tant que «groupe ethnique» différent, même si l'on tient encore généralement à se démarquer de l'antisémitisme racial.

Rita THALMANN, Paris

Manfred HETTLING, *Politische Bürgerlichkeit. Der Bürger zwischen Individualität und Vergesellschaftung in Deutschland und in der Schweiz von 1860 bis 1918*, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1999, XI–424 S. (Bürgertum. Beiträge zur europäischen Gesellschaftsgeschichte, 13).

Es gehört wissenschaftliche Kompetenz und auch ein wenig Mut dazu, die bereits umfangreiche Literatur über Bürgertum und Bürgerlichkeit um einen weiteren substantiellen Beitrag zu bereichern. Über beides verfügt der Vf. der hier vorzustellenden Bielefelder Habilitationsschrift. Untersucht wird die Politisierung bzw. Nichtpolitisierung im städtischen Bürgertum Deutschlands und der Schweiz von 1860 bis zum Ersten Weltkrieg. Als Beispiele für diese Entwicklung dienen Breslau einerseits und Basel (punktuell auch Bern und Zürich) andererseits. Sowohl in Breslau als auch in Basel findet Vf. »innerhalb des lokalen Binnenkosmos fast die gesamte Bandbreite an politischen Organisationen, wie sie auf nationaler Ebene greifbar werden« (S. 37). Für Breslau sprach auch »eine neue und außergewöhnliche Quellenlage« (S. 36).

Nach einer ausführlichen und kritischen Auseinandersetzung mit bisher vorliegenden methodischen Ansätzen, insbesondere mit denen von Max Weber, Theodor Geiger, M. Rainer Lepsius, Lothar Gall und Jürgen Kocka, entscheidet sich Vf. für eine Analyse auf drei deutlich unterscheidbaren Ebenen. Er untersucht nacheinander die sozialen Grundlagen bürgerlicher Individualität, die Formen politischer Vergesellschaftung von Individuen sowie die kulturellen Darstellungen politischer Individualität. Dabei orientiert sich der analytische Bezugsrahmen dieser Arbeit wesentlich an Max Webers Aufsatz über das Vereinswesen. Gestützt werden die Aussagen auf eine breite und vielfältige Quellen- und Literaturgrundlage. Neben der Erschließung neuer Quellen ist die gelungene Einbeziehung von Ergebnissen der Wahlforschung und von Erträgen aus Untersuchungen zur Geschichte des Parlamentarismus und der politischen Parteien hervorzuheben.

Im Schlußteil der Studie setzt Vf. sich erneut mit methodischen Ansätzen, diesmal vor allem mit denjenigen von David Blackbourn und Geoff Eley, auseinander. Bezüglich der sozialen Grundlagen der Bürgerlichkeit (Teil I) wird deutlich, daß deren Basis der selbständig tätige Bürger war. Dieser Typus erscheint als strukturprägend für die Organisation und das Selbstverständnis des Liberalismus. Was die Formen der politischen Vergesellschaftung angeht (Teil II), so tritt in Deutschland die Polarität von bürokratischer Obrigkeit und bürgerlicher Gesellschaft zutage. In der Schweiz fehlt diese Polarität. Hinsichtlich der kulturellen Darstellungen politischer Individualität (Teil III) zeigt sich in Deutschland eine Unter-